

Au Kunstgewerbe se rattachent, comme à Londres, comme à Hambourg, à Nuremberg et dans toutes les villes qui ont fait de semblables institutions, une école de dessin et de modelage et une bibliothèque des plus consultées. Les écoles de Berlin sont d'ailleurs innombrables, autant pour l'enseignement des arts que pour l'enseignement des sciences. Je les ai visitées toutes à cette époque, guidé par le directeur de l'enseignement technique, M. le conseiller Lüders, et par le professeur Ewald. Dans la plupart des écoles d'art, on se sert de modèles en relief, conformément à la méthode adoptée, en 1824, à l'école du major La Martinière, à Lyon. L'un des établissements scientifiques les plus curieux est l'Institut agronomique, dans la Friedrichstrasse, où les ouvriers agricoles peuvent recevoir un enseignement pratique, et qui ne compte pas moins de quarante-cinq cours différents.

Pendant ces promenades avec mes deux guides, je fis rencontre d'un homme dont je tiens l'œuvre en grande admiration. Nous étions entrés dans le magasin du plus achalandé des marchands de tableaux, au coin des Tilleuls et tout près de la Wilhelmstrasse. Au fond de ce magasin s'agitait un visiteur de petite taille dont le front découvert surmontait dans son large développement des yeux d'une vivacité extraordinaire. Cet homme était Adolphe Menzel. Quelques heures après, je le visitais dans son atelier. Nous eûmes là une libre causerie. Puis je vis défiler sous mes yeux, sur les pages de carnets innombrables, toute la société berlinoise prise sur le vif. Menzel a fait peu de peinture, il a surtout dessiné, et, dans ses dessins, le plus souvent rehaussés de gouache, il n'a jamais fait une infidélité à la nature. L'un de ses derniers tableaux est le *Marché de Vérone*. A ma question : « Vous avez longuement séjourné en Italie ? » Menzel répondit : « Non : je suis allé jusqu'à Vérone, et je me suis hâté de revenir, tant je me sentais envahi par l'italianisme ». Il est certain que l'œuvre de Menzel est restée des plus personnelles, ce qui la distingue de celle de la plupart des artistes de Berlin. Berlin est, en effet, pauvre en artistes de valeur ; Munich lui est de beaucoup supérieure, et, en dehors des dessinateurs des journaux, qui ont, à mon avis, développé l'une des plus intéressantes manifestations de l'art, on peut dire qu'il n'y a pas un artiste à Berlin dont l'œuvre ait chance de survivre.

Le soir du jour où je fis visite à Menzel, j'allai à l'Opéra : on y jouait le *Lohengrin*. J'ai toujours professé la plus grande admiration pour le génie de Wagner ; nous avons même jadis, de Lorbac et moi, fondé un journal pour y défendre les théories de Wagner. La représentation fut bonne, mais l'exécution de l'ouvrage me parut de beaucoup inférieure à celle des théâtres de Vienne et de Munich. L'Empereur Guillaume assistait à cette représentation. Il me parut bien